Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK

Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom

Band: - (1942)

Heft: 1007

Artikel: Solidarité professionnelle

Autor: Béguin, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-691709

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SOLIDARITE PROFESSIONNELLE.

PIERRE BÉGUIN.

Depuis que la grande industrie s'est installée chez nous et que l'on a vu apparaître un nouveau type de producteur, le prolétaire, un effort remarquable a été fait en Suisse pour donner une certaine sécurité matérielle aux masses ouvrières. Récemment, dans une brochure fort intéressante, intitulée *La Suisse sociale*, la centrale fédérale de l'économie de guerre pouvait faire un inventaire éloquent des mesures prévues depuis une cinquantaine d'années pour améliorer le sort des travailleurs et pour les soustraire dans toute la mesure du possible à certains risques. De l'assurance contre la maladie aux caisses de compensation, en passant par l'assurance contre la tuberculose, les accidents et le chômage, notre pays a édifié une législation qui supporte toutes les comparaisons. L'œuvre n'est pas achevée.

D'aucuns, considérant cet arsenal de lois, les effets heureux qu'on leur doit et les sommes qui ont été dépensées sous leur empire, portant en outre leurs regards sur le sort que la plus grande partie du patronat réserve à ses collaborateurs, sont tentés d'affirmer que notre situation sociale est extrêmement saine. S'ils conviennent de certaines insuffisances, ils pensent qu'il suffira, pour y remédier, de persévérer dans la voie où l'on s'est engagé. Bref, à leurs yeux, il doit suffire d'apporter quelques retouches et son couronnement à une œuvre qui n'est pas loin d'être achevée.

Eat
KENCAKES !
and get your Full Quota of Vitamin Value. Their Pre-War Quality and Standard are still maintained.

Registered "KENCAKES" *Trade Mark*

***Buy* KENCAKES !**

OUR HIGH CLASS PASTRIES, CAKES, SWEETS, CHOCOLATES at :

262	High Street, Kensington,	W.8.
174	Earls Court Road, Kensington,	S.W.5.
128	Gloucester Road, Kensington,	S.W.7.
53	Old Brompton Road, Sth. Kensington,	S.W.7.
54	Dawes Road, Walham Green,	S.W.6.
179	Upper Richmond Road, Putney,	S.W.15.
391	Upper Richmond Road, East Sheen,	S.W.14.
8	Castle Street, Kingston,	Surrey.

ALL HOME-MADE BY THE WELL-KNOWN WEST END PASTRYCOOKS AND CONFECTIONERS

THE WEST END FANCY BAKERY Co. Ltd.
Established 1903. — Man. Dir.: W. BACHMANN, (British, Swiss Origin)

Head Office & Central Bakery :
48-54, DAWES ROAD, S.W. 6.
Telephone: FULHAM 2000 & 6000.

RESTAURANTS, LARGE TEA ROOMS, LUNCHEONS, LIGHT REFRESHMENTS and DAINTY AFTERNOON TEAS

QUALITY — SERVICE — GOOD VALUE

Si l'on va au fond des choses et si l'on est informé de l'état d'esprit actuel d'une partie des ouvriers, on devra avouer que cette vue est trop optimiste. Il existe dans certaines branches de l'économie nationale une tension sociale qui mérite de retenir la plus vive attention. On l'explique volontiers par les difficultés de l'heure, par le renchérissement, surtout par l'écart qui subsiste entre des prix très élevés et des salaires trop souvent insuffisants. Rien n'est plus juste et personne ne saurait contester que ce problème appelle d'urgence une solution rapide. A défaut, c'est notre cohésion nationale qui pourrait se trouver compromise.

Pourtant, si pertinente que soit cette explication, elle n'est pas exhaustive. Depuis de longues années, on a commis l'irréparable erreur — et, à cet égard, le socialisme assume les plus lourdes responsabilités — de considérer le problème social comme un problème exclusivement matériel et de ne lui chercher que des solutions matérielles. Si ces dernières suffisaient, on ne verrait pas tant de gens s'étonner de ce que des salaires convenables et la sécurité la mieux assise, (tels que des patrons, épris de justice et réellement généreux, s'efforcent de les accorder), ne parviennent pas à dissiper un malaise qui se manifeste plus clairement que jamais, mais dont les causes tiennent beaucoup plus à l'évolution économique des dernières cinquante années qu'aux circonstances nées de la guerre.

La rationalisation, le taylorisme, les progrès de la technique, le machinisme, les grandes concentrations industrielles et capitalistes ont déhumanisé le travail. L'artisan, qui était un créateur, a cédé la place au prolétaire qui n'est plus qu'un instrument de production. Ce dernier exécute sans joie un travail dont il ne comprend pas toujours la portée et l'utilité. Il touche un salaire. Il souffre, souvent sans s'en rendre exactement compte, d'avoir perdu sa dignité et sa liberté d'homme complet, de se sentir en quelque sorte condamné à exécuter jusqu'à la fin de ses jours des gestes auxqu'els il ne prend pas réellement intérêt. Comme les responsabilités de son entreprise sont assumées par d'autres dont son sort dépend, comme il n'y a aucune part véritable, son rôle devient de plus en plus passif et il ne se donne pas à son métier. Il le subit. Il l'accepte. Il se résigne. Il en vient à douter que sa vie mérite d'être vécue, parce qu'elle n'est pas animée par la loie que seuls procurent le travail créateur et l'exercice de responsabilités personnelles. Qu'un homme ainsi découronné se laisse séduire par les plus fallacieuses promesses de libération et qu'il participe trop volontiers à ce que l'on appelle l'action directe, cela tombe sous le sens.

Les circonstances présentes auront eu l'unique, mais insigne mérite d'ouvrir les yeux de beaucoup sur les données réelles du problème social et de placer celui-ci sur le plan humain. Pour avoir vu ce que l'on peut faire en quelques années de masses qui ont perdu toute confiance en leurs destinées et que les améliorations matérielles de leur sort ne peuvent satisfaire, précisément parce qu'il manque à leur vie un sens profond et une signification supérieure, des hommes, recrutés dans les milieux les plus divers, se sont attachés à diagnostiquer le mal et à rechercher les moyens de le cambattre. Tandis que des chefs d'entreprise, surtout en Suisse alémanique, s'ingénient à recréer dans leur personnel un esprit d'équipe et à établir sur de solides assises la collaboration entre employeurs et employés, la génération montante du monde syndicaliste, abandonnant les postulats marxistes,

cherche à satisfaire autant les aspirations profondes de l'homme que ses besoins matériels, s'attache à définir la doctrine dont il faudra s'inspirer, si l'on veut refaire des participants avec la masse anonyme des prolétaires et restituer sa joie et sa dignité à un travail actuellement déshumanisé.

Cette solution, ils la voient dans l'institution d'une communauté professionnelle dont C. F. Ducommun, un ancien militant de gauche qui a évolué sous l'influence des groupes d'Oxford et d'Esprit, s'est fait le champion. Cette communauté aurait pour but essentiel de sortir l'ouvrier de son isolement, de le rendre conscient de la valeur de son travail, de l'appeler à collaborer dans son entreprise, de faire qu'il s'en sente étroitement solidaire et, surtout, qu'il participe à son aventure, alors qu'aujourd'hui elle est l'apanage sur lequel quelques-uns veillent jalousement. Comme Ducommun l'écrit [1] : " l'homme s'attache à une communauté (famille, entreprise, métier, patrie) par tout ce qu'il peut y mettre de soi, par le sillon qu'il peut y laisser, par tout ce qu'il peut lui donner, et non pas seulement à cause des avantages matériels qu'il en retire."

Il y a là une direction nouvelle qui tend à s'imposer et à laquelle on ne saurait témoigner assez de sympathique intérêt, parce qu'elle se propose de dépasser les antagonismes de classes et d'assurer à chacun une vie qui mérite réellement d'être vécue. Nous savons que les objections ne manqueront pas et que l'on se laissera volontiers effaroucher par des perspectives de congestion des entreprises et par une évolution de la notion même de propriété privée, que favorisera immanquablement cette doctrine. Outre qu'un étroit conservatisme social trouvera toujours moins d'adeptes dans les générations à venir, on ne saurait assez se réjouir de ce que des équipes d'hommes désintéressés sont à l'œuvre pour résoudre un problème essentiel qui n'a pas su, sous l'influence des doctrines matérialistes, en poser les termes.

[1] Dans un ouvrage, " La Suisse forge son destin," qui vient de paraître aux Editions de la Baconnière, sur lequel nous reviendrons, mais dont nous tenons à souligner dès maintenant l'exceptionnel intérêt.

(*Journal de Genève*).

QUE DE SOUVENIRS . . .

Robert de Traz.

Sans être des vieillards, les hommes de ma génération jouissent du privilège peut-être funeste d'avoir traversé une suite d'époques disparates et vécu, en quelque sorte, plusieurs existences.

Quand j'étais petit, les personnes âgées dataient du Seconde Empire et elles parlaient avec nostalgie de cette période heureuse, prospère et étourdie. Les soirées de Compiègne rejoignaient dans leur pensée les soupers du Régent. Mon enfance, elle, s'écoula en un temps de vertus bourgeoises, de sécurité, de libéralisme éclairé. Les gens avaient des manières et de l'esprit; les intellectuels croyaient au progrès par la science et aux obstractions à majuscules. On vivait dans des intérieurs encombrés de bibelots. Atmosphère non plus des romans de Feuillet ou des Goncourt, mais de ceux de Maupassant, de Bourget, de France. On parlait aux femmes avec une courtoisie déférente, on leur rendait visite à leur " jour." Les jeunes filles faisaient de l'aquarelle, les jeunes gens s'enorgueillissaient de leur premier haut de forme.

A cette époque, en Suisse, on voyageait en diligence dans les Alpes, et ma génération a connu ainsi les postillons, les relais de chevaux, c'est-à-dire qu'elle a pratiqué les moyens de locomotion dont on se servait depuis des siècles. Là-dessus est apparue la bicyclette, puis les premières autos qu'on appelait naïvement des " teufs-teufs." Vint la transformation la plus redoutable : les premiers aéroplanes, qui s'élevaient d'une trentaine de mètres et tournaient lentement au-dessus d'une prairie comme de fragiles insectes. A la même date le cinématographe suscitait des cris de stupeur en montrant, papillottant sur la toile, " l'arroseur arrosé."

Aujourd'hui, 1900 est critiqué férocement. Mais si on laisse de côté les vedettes de l'actualité — et toutes les vedettes, au bout de trente ans, deviennent ridicules — c'était une époque brillante, nerveuse et créatrice. Certains craquements se faisaient déjà entendre mais sans retenir l'attention. Qui donc s'occupait de Georges Sorel, le maître de Lénine ou de Mussolini? Il y avait alors de charmants oisifs, des gens de goût occupés d'art et de voyages. On faisait des saisons wagnériennes à Munich ou à Bayreuth, on passait l'automne à Venise, rendez-vous européens. Par-dessus les frontières circulaient les idées, les modes esthétiques. On s'enthousiasmait pour D'Annunzio, pour Bergson, pour les ballets russes. Les Etats-Unis étaient encore éloignés, Paris n'était pas encore devenu tout à fait cosmopolite.

Nouvelle période : la guerre de 14. Enivré de lui-même, l'orgueil humain se précipitait, sans comprendre, à la catastrophe. Dès l'après-guerre, tout fut remis en question parce que tout était désorganisé. Mais au lieu de revenir aux principes éprouvés de la société, de la politique, de l'économie, on crut à la fécondité du désordre et au prestige de la subversion. L'esprit créateur subsistait, mais affolé. Pendant le contact avec le réel il se mua bientôt en esprit de destruction. C'est alors qu'on assista à l'apothéose de la vitesse : vitesse du déplacement matériel, vitesse de l'évolution économique, comme des variations intellectuelles.

Une passion de divertissement et de spéculation enfiévrait le monde. Nous avions connu des vieilles dames en capotes à brides, nous en voyions, en jupes courtes, gambiller dans des dancings. Des bourgeois qui eussent été, naguère, de sages conservateurs se déclaraient communistes. Des pires insanités on disait : " C'est amusant." Les crises économiques ruinaient les ex-classes dirigeantes, révoltaient les masses. Et, malgré une euphorie apparente qui ressemblait à celle que donne la morphine, l'angoisse se répandait partout, une angoisse qui explique peut-être que seule la guerre pût y fournir une issue, à la manière d'un suicide.

Ainsi mes contemporains auront assisté, à plusieurs reprises, à de profondes transformations des mœurs, à d'extraordinaires innovations techniques, et surtout à des changements radicaux de l'idée que l'homme se fait de lui-même, de ses rapports avec autrui. Ils auront dû s'adapter sans cesse, subir d'incroyables retours de bâton, perdre beaucoup d'illusions, éprouver beaucoup d'inquiétudes : en un mot, souffrir de la vie bien plus que leurs prédécesseurs.

Et ce n'est pas fini.

(*Journal de Genève*).